

valeur sociale, » me disait une de ces jeunes filles, — « *I know my social value...* » Elle parlait d'elle-même comme d'une action du New-York Central ou du Chicago, Burlington, Quincey. — Une valeur sociale, — c'est probablement la meilleure définition de cette créature singulière dont l'existence consiste, en pleine démocratie, à subir autant d'étiquette figurative que si elle était la demoiselle d'honneur d'une princesse, ou princesse elle-même, dans une cour toujours en fête. A propos d'une d'elles dont la santé s'en allait parmi ses victoires et qui en est morte, une femme très fine a jeté devant moi ce mot auquel je n'ajouterai rien, tant il me semble exprimer ce que comporte de mélancolie l'outrance d'un sort pareil : « J'avais toujours envie de la plaindre de ses toilettes... »

Un second type, moins rare que la beauté professionnelle, mais pourtant moins commun que beaucoup d'autres, c'est la jeune fille à idées, qui se subdivise en deux groupes : la *Convaincue* et l'*Ambitieuse*. Comme la *Beauté*, cette fille mène la vie mondaine avec l'espèce d'abus qu'il est si malaisé d'éviter en Amérique. Elle aussi figure dans le défilé quotidien du carnaval fashionable. Seulement elle n'y est pas chef de file comme l'autre. Elle n'a pas obtenu ce succès incontestable et quasi mécanique. D'ailleurs elle ne le recherche point. C'est une fille qui s'est fixé à elle-même un programme particulier, et elle est en voie de l'exécuter avec une persévérance que rien n'arrêtera. Quelquefois, c'est le cas de la *Convaincue*, ce pro-

gramme est d'un ordre tout moral et d'une grande hauteur. Elle se sera dit par exemple que le mariage étant un contrat, l'homme doit y apporter la même loyauté que la femme, la même pureté du passé, la même innocence, et elle ne veut se fiancer qu'avec quelqu'un qui n'ait pas plus de souvenirs qu'elle n'en a. Cette rigidité puritaine de conscience serait étrange dans un tel décor de frivolité, si vous ne vous rappeliez qu'un atavisme constant d'ardeur religieuse circule dans ces descendants des proscrits de la *May Flower* et des compagnons de Penn. D'autres fois la fille à idées s'est proposé de jouer un rôle dans la politique. Il faut pour cela deux choses : qu'une personne qui la touche de près occupe une haute fonction, — elle y travaille; — qu'elle-même ait le talent de diriger ou d'aider cette personne, — elle y travaille aussi. C'est l'originalité tout Américaine de son caractère. Elle est une réaliste et elle veut avoir la réalité du pouvoir dont elle aura les apparences, soit par un père, soit par un frère, soit par un mari. Elle peine pour que les deux premiers soient sénateurs, députés, ambassadeurs. Elle peinera pour que le troisième occupe quelques situations semblables, peut-être pour qu'il réside à la *White House*, et elle peine en même temps pour être, au jour donné, un admirable instrument d'action au service de ce sénateur ou de ce député, de cet ambassadeur ou de ce président, apprenant elle-même la politique et l'administration, suivant les séances des assemblées, le jeu de la machine électorale, les

complications de l'échiquier Européen. Celle-là est convaincue à la fois et ambitieuse. En voici une autre qui n'est qu'ambitieuse. Elle a décidé avec elle-même que son mari serait inscrit dans le livre d'or du peerage Anglais, et qu'elle épouserait un lord. Elle s'y prépare depuis bien des années, ne laissant perdre aucune occasion de se rattacher à la haute société Anglaise, en attendant qu'elle vainque l'obstination de son père, systématiquement opposé à un mariage international, par *jin-goïsme*, — c'est l'équivalent Anglo-Saxon du chauvinisme Français, — et par raison. Tant de ces unions ont eu de tristes lendemains! N'importe, la jeune fille arrivera à grossir la petite phalange des paresses Américaines, la nerveuse tension de son regard m'en est garante ainsi que le pli de sa bouche et que la vigueur de son menton, — et lors de son entrée dans l'Olympe Britannique, elle n'aura rien à apprendre ni des gens, ni des usages, elle, dont le grand-père a commencé par tenir un petit restaurant dans le Chicago d'avant l'incendie. Lorsque l'ambitieuse est plus médiocre, et surtout lorsqu'elle est moins riche, elle devient volontiers *Bluffeuse*, — pour emprunter de nouveau ce terme significatif au jeu national du poker. Cette dernière est partie pour l'Europe, l'année passée, avec l'idée très ancrée dans sa jolie tête brune de jouer à quelque jeune homme riche de là-bas le tour que tant d'aventuriers Européens sont venus jouer à des jeunes filles riches d'ici. Quoi de plus équitable? La fortune de son

père, elle le sait, ne tiendrait pas à une liquidation. Elle sait aussi que tout le monde le sait autour d'elle, et que les fêtes retentissantes données dans leur maison de la cinquième avenue ne trompent plus personne. La *Bluffeuse* s'est dit qu'à Londres et à Paris sa beauté produirait une sensation, qu'elle tournerait bien une tête naïve et que l'époux prendrait pour le signe de millions authentiques son luxe, ses toilettes, sa qualité surtout d'Américaine en voyage. Elle avait d'illustres exemples de *bluff* pareils et qui ont réussi. Malheureusement elle est tombée sur un jeune homme qui, lui aussi, ruiné jusqu'à la corde et réduit aux expédients, quoique très élégant et très lancé, se proposait de *bluffer* une riche étrangère. Les deux comédiens se sont trompés l'un l'autre, et le jeune homme, venu à New-York pour faire sa demande, est reparti après des explications qui ont dû être de la bouffonnerie la plus délicieuse. Ces vaudevilles-là n'ont malheureusement pas de spectateurs.

Un type de vaudeville encore et qui se produit plus librement, c'est la *Garçonnière*. Celle-là en général est allée en Europe. — C'est la question d'ailleurs qu'il faut toujours se poser à propos d'une Américaine. — Elle y a pris la conscience de son originalité, comme dirait un philosophe. Elle se sait *La Jeune Fille Américaine*, et elle veut l'être plus encore qu'elle ne l'est. Elle vous joue la comédie de sa propre nature en l'exaspérant jusqu'à l'in vraisemblable. C'est elle qui vous raconte que, se promenant à Paris, rue de la Paix, un mon-

sieur l'a prise pour ce qu'elle n'était pas, et qu'il l'a suivie. Elle a trouvé cette aventure très drôle, — *great fun*. Vous vous croyez obligé d'excuser l'indiscrétion de votre compatriote. « L'imbécile, » répond-elle, « il ne m'a seulement pas parlé. » C'est elle encore qui a ouvert chez elle un cours de *high-kicking*, ou art de jeter son pied aussi haut que possible. Elle tient le *record* de six pieds trois pouces qu'aucune de ses amies n'a encore battu. « Comme c'est dommage que vous ne puissiez pas me voir *kicker!* » vous dit-elle, « et, vous savez : sans plier le genou... » C'est elle qui, dînant sans sa mère chez une jeune femme de ses amies, vous demande des cigarettes, en fume quatre à la suite et s'écrie : « Et dire qu'il faut que je vienne chez Jessie pour avaler quelques bouffées de *straight cut!*... » Il y a du gamin en elle, mais du gamin d'Amérique; non pas du Gavroche, mais du Gallagher. Je renvoie le lecteur à la curieuse nouvelle de M. Richard Harding Davis pour qu'il apprécie la différence entre l'innocence de la blague Parisienne et l'âpreté de la blague Yankee. Comparez une de leurs pantomimes avec une de nos chansonnettes. La jeune fille Américaine, quand elle se mêle de faire l'homme, a des audaces de langage qui déconcertent : « Que pensez-vous des petits pantalons que mes vertueux concitoyens ont mis aux statues de Philadelphie et de Baltimore?... » J'ai vu un de mes amis Français sur-sauter à cette question brusquement posée dans un salon de la vertueuse New-England. Un autre

commençait de s'intéresser à une des innombrables Mays qui circulent à travers les bals et les thés d'après-midi. Une des camarades de May, la fumeuse de cigarettes justement, lui dit à brûle-pourpoint : « Hé bien ! A quand le mariage ? Elle est très gentille, vous savez, très gentille... C'est dommage qu'elle n'ait que la tête de bien... Mais oui, » insista-t-elle en gouaillant, « nous avons couché dans la même chambre pendant huit jours à la campagne... » Et une description suit, minutieuse : « Pas de poitrine, des omoplates saillantes, des jambes maigres, pas de hanches... Il n'y a que les cheveux. Ah ! les cheveux, par exemple, jusque-là... » Et elle plie la jambe et montre avec sa main la place de son jarret, en riant d'un rire gai, celui du collégien qui détaille à un camarade l'intimité d'une créature quelconque. Une autre, s'ennuyant à la table d'un grand dîner, écrit quelques lignes sur le revers du menu, plie le carton en billet, et elle l'envoie à un officier de notre marine en route pour Chicago, qui la connaissait de trois jours. « Je t'aime, » avait-elle écrit, « que veux-tu de plus ? » Et elle eut un accès de fou rire à voir le visage de l'étranger devant l'absurde facétie de cette déclaration moqueuse. Une autre, invitée à un thé par l'amoureux de miss May, et ne pouvant obtenir l'autorisation maternelle, lui écrivait : « Je serais une jeune fille Française que l'on n'agirait pas autrement avec moi. C'est bien la peine d'être Américaine... » puis en manière de *post-scriptum* : « Vous savez que si vous y tenez

absolument, je viendrai tout de même... » Et ce n'était pas une coquetterie. La Garçonnière est une façon de jeune homme qui, d'habitude, excelle à tous les sports, s'habille de costumes tailleur, marche tout d'une pièce, joue au billard et trouve beaucoup moins de plaisir à se faire faire la cour qu'à se procurer quelque *excitement* nouveau, tel qu'un voyage à toute vapeur, assise sur le chassier d'une locomotive. J'en ai connu une, fille d'un directeur d'une grande compagnie, dont ce venait d'être la dernière fantaisie. Elle avait filé des lieues et des lieues à travers la prairie, accroupie sur la plaque de métal au-dessus de laquelle soufflait la machine, et à l'accent dont elle prononçait son « *how exciting!* — combien excitant!... » je sentais encore ses nerfs frémir à ce sursaut de vitesse et de danger.

C'est ici la Garçonnière physique, si l'on peut dire, en regard de laquelle s'évoque le profil moins gai de la *Garçonnière intellectuelle*, de la jeune fille « au courant », qui a tout lu, tout compris, et cela non pas superficiellement, mais réellement, avec une énergie de culture à rendre honteux tous les gens de lettres Parisiens. Le malheur est que neuf fois sur dix, cette intelligence capable de tout s'assimiler est incapable de rien goûter. C'est un estomac de fer, — comme celui de Didyme, ce commentateur de la *décadence* que les Alexandrins appelaient le Scoliaïste aux entrailles d'airain, — mais qui n'a pas de palais. Quoiqu'elle s'habille chez les premiers faiseurs de la rue de la Paix,

comme toutes les autres, il n'y a pas un livre de Darwin, de Huxley, de Spencer, de Renan, de Taine qu'elle n'ait lu, pas un peintre et pas un sculpteur des œuvres duquel elle ne dresserait le catalogue, pas une école de poètes ou de romanciers dont elle ne sache les théories. Elle est abonnée également à la *Revue des Deux Mondes* et aux gazettes des plus nouveaux cénacles du quartier Latin ou de Montmartre. Seulement elle ne les distingue pas. Elle n'a pas une notion qui ne soit exacte et vous éprouvez cette étrange impression : c'est comme si elle ne les avait pas. On dirait qu'elle s'est commandé quelque part son intelligence, comme on se commande un meuble, sur mesure, et avec autant de compartiments qu'il y a de connaissances humaines. Elle n'acquiert ces connaissances que pour remplir ces tiroirs. C'est le cas le plus frappant de cet abus de l'effort dont souffre cette civilisation, et la preuve que cet effort ne peut remplacer la nature que jusqu'à un certain degré. Je me souviens qu'en sortant du palais d'un des millionnaires de Chicago, Forain me disait d'une voix où frémissait le désir effréné d'un artiste sensitif pour un coin de simple humanité besogneuse : « Ah! Une loge de concierge! Que je voudrais donc voir une loge de concierge!... » Et devant la fille intellectuelle, comme on s'écrierait volontiers : « Oh! Une ignorance, une erreur, une seule! Qu'elle se trompe! Qu'elle ne sache pas!... » Vainement. Un esprit se trompe. Un esprit ignore. — Jamais une machine à penser.

Un nouveau type se dessine maintenant, celui de la coquette, — car elle existe aussi, — de la féminine et souple coquette qui ressemble davantage à ce que nous connaissons en Europe, quoique avec des nuances bien différentes. Il y a d'abord la *Collectionneuse*, celle dont la coquetterie s'exerce sur plusieurs personnes à la fois, quatre généralement, pour diviser les jalousies, deux adorateurs un peu vieux, et deux adorateurs très jeunes. Un trait frappant des Etats-Unis, c'est que l'âge de l'homme ne paraît pas avoir pour la jeune Américaine la même importance que pour la jeune Française. Arnolphe ici n'aurait pas trop à envier auprès d'Agnès le charme des vingt-cinq ans d'Horace. La preuve en est dans la facilité avec laquelle de très jeunes filles se marient à des vieillards riches, et dans le bonheur habituel de pareilles unions. Mon diplomate prétend que l'absence de tempérament explique seule cette anomalie. Cette hypothèse n'est guère conciliable, d'autre part, avec l'admiration des *looks*, de la beauté animale de l'homme, qui explique, elle, certains enlèvements dont les journaux parlent de temps à autre. Je crois plus sage de reconnaître que la coquetterie n'est pas plus que le reste, chez l'Américaine, une affaire d'entraînement. C'est la volonté qui la conduit, ici encore, et qui lui fait trouver une satisfaction d'amour-propre égale à tourner une vieille ou une jeune tête. La preuve de ce parti pris dans ses flirtations est sa manière de procéder. Elle emploie presque toujours le compliment, mais si gros,

si transparent que vous ne savez comment le recevoir. C'est une façon de vous en demander en échange, que vous pouvez, disent ceux qui la connaissent, grossir vous-même à votre gré. Elles n'y croient pas beaucoup, mais elles s'y complaisent. « J'aime tant les Français! » disait devant moi une d'entre elles; « ils savent si bien faire les compliments! Ils s'y prennent toujours de façon que vous croyez qu'ils les pensent. *That they really mean it...* » Et elles ajoutent volontiers : « Ecrivez-moi. Dites-moi ce que vous pensez de moi... » C'est cet intérêt admiratif que la *Collectionneuse* veut éveiller et conserver. Il lui suffit, — toute prête qu'elle reste à se fâcher si cette correspondance ainsi provoquée s'exaltait jusqu'à la déclaration, ou si cet intérêt admiratif se hasardait jusqu'à la caresse, à moins que la *Collectionneuse* ne soit aussi l'Intéressée. Car ce type existe malheureusement, m'assurent mes amis, de la jeune fille pourtant honnête, qui se fait donner par des adorateurs qu'elle maintient au platonisme, des bibelots, des bijoux, jusqu'à des paires de chevaux. Souvent elle ne va pas si loin, et elle se contente de s'engager dans des flirtations d'été avec des amoureux qui aient assez de fortune pour qu'elle puisse se promener durant toute la belle saison dans leurs voitures. Cette variété singulière, cette nature de vierge assez calculatrice pour rester pure, tout en exploitant sa beauté au profit de sa fantaisie, paraît moins odieuse ici qu'ailleurs. — Les rapports d'argent de l'homme et de la femme sont

si étranges dans ce pays où l'épouse joue souvent par rapport à son mari le rôle de préposée à la dépense, le voyant à peine, recevant de lui à profusion un argent qu'elle gaspille pour elle seule dans un luxe dont ce mari ne jouit pas! Il n'est jamais là, sinon sous la forme de chèques. — L'espèce est, grâce à Dieu, très rare, si rare que je la mentionne par oui-dire, au lieu que j'ai pu rencontrer souvent la coquette sentimentale, celle qui a l'excuse de se croire « désespérément » amoureuse de celui avec qui elle flirte, « *desperately in love* ». L'outrance d'expression propre à l'Amérique emploie de ces formules pour désigner ces passionnettes qui ont du moins cette originalité que ces romanesques personnes s'y livrent avec un aplomb où se reconnaît l'énergie de la race. Quand la jeune Américaine a remarqué un jeune homme, elle ne se contente pas, comme nos pensionnaires, d'y rêver avec timidité. Elle a toujours une amie complaisante qu'elle dépêche auprès de lui : « Mademoiselle N*** voudrait beaucoup faire votre connaissance... Venez que je vous présente... » C'est régulièrement une autre jeune fille qui joue ainsi le rôle d'intermédiaire. Elle va plus loin : « Pourquoi ne faites-vous pas la cour à Nanine? Elle est charmante, je vous assure. Je vous y aiderai. Je crois que vous lui plairez... » Elle ne le croit pas. Elle le sait. Car Nanine l'a prise comme confidente et chargée de ce message. Seulement Nanine, avec ses romanesques audaces, est une fille de raison. Qui donc a prétendu que les Américaines sont

comme les épingles, toujours retenues par la tête? Après un certain temps, elle reconnaîtra qu'elle s'est trompée sur l'intensité de ses sentiments, surtout s'il se présente un mariage à sa convenance. Une fois mariée avec un autre et très heureuse, si elle rencontre jamais le jeune homme de la passionnette, elle lui dira : « Comme j'étais folle! Mais que je vous aimais!... *How foolish I was! But how I loved you!*... » Et il y aura dans ce rappel tant de camaraderie gaie que l'idée de reprendre avec la femme mariée le roman commencé avec la jeune fille, puis interrompu, ne viendra pas une seconde à l'esprit du jeune homme objet de cette étrange confidence.

En regard de ces types qui, presque tous, prêtent à la satire, il n'est que juste de crayonner une autre figure qui se rencontre aussi même dans cette contrée du « toujours trop », — celle de l'*Équilibrée*. — Cette charmante physionomie d'une jeune fille, toute justesse et toute harmonie, est de tous les pays et de tous les temps. Molière en a fait son Henriette, Dickens son Agnès, Balzac son Eugénie Grandet. Ce qui la distingue en Amérique c'est la précocité et l'universalité de l'expérience. D'ordinaire, à Londres comme à Paris, la jeune fille très équilibrée est surtout une enfant qui a été très suivie, très surveillée, dont la vie a été réglée soigneusement, l'éducation étroite. Elle a ou bien accepté des circonstances très pénibles, ou bien subi une discipline très serrée. Ici, au contraire, elle a conservé son équilibre de nature au milieu

de l'existence la plus comblée, la plus abandonnée et la plus compliquée. Mais ni la fortune de son père, ni le luxe dont elle est enveloppée, ni la fièvre du monde où elle est emportée n'ont pu prévaloir contre sa faculté raisonnable et raisonneuse. Elle a d'elle-même fait le départ entre toutes les sensations que lui a données son milieu, reconnu celles qui sont saines, celles qui sont malsaines, choisi les unes, repoussé les autres. Elle s'est fait un caractère en entière concordance avec sa position dans la société, individuel cependant et particulier. Pour cette jeune fille-là, on le sent, aucune épreuve ne sera dangereuse, aucune fortune ne la trouvera inférieure à ce qui convient. On comprend, tant on la devine énergique, lucide et douce, que la vigueur de sa race, si effrénée partout ailleurs, atteint chez elle son point de mesure. Ce qu'il y a de si absolument libre dans les mœurs féminines de son pays n'a pas altéré chez elle une seule des grâces de son sexe, et ces grâces se doublent d'une force qui assurera son mari, non pas seulement de la plus irréprochable fidélité, mais d'un appui dans n'importe quelle crise. Comme toutes les autres, c'est une personne très complète, qui s'est façonnée elle-même et qui se suffit, mais avec assez de bonté intelligente pour comprendre une autre personne auprès d'elle, l'admettre, l'aider, s'y associer. Que cette jeune fille ne soit pas trop rare aux Etats-Unis, c'est la preuve que si le principe de l'initiative sans contrôle produit de graves défauts, il produit aussi des nuances de beauté mo-

rale et de charme. Cette créature, toute mêlée de délicatesse féminine et de volonté virile, attache, étonne, séduit, reconforte. On la respecte et elle attendrit. On lui sait gré d'exister comme à une des nobles choses de ce monde, et on rêverait, tant elle est complète, de l'avoir dans son existence, comme confidente, comme conseillère, comme amie, — j'allais dire, et c'est, je crois bien, le plus flatteur des éloges, comme ami...

Bien ou mal équilibrée, coquette ou sentimentale, savante ou gamine, intrigante ou simple, la jeune fille Américaine est donc avant tout un petit univers complet, qui s'est formé, qui a grandi hors de toute influence masculine. Cette différence d'esprit, d'habitudes, presque d'espèce entre elle et son père que j'ai marqué d'un trait en passant, si totale qu'elle en est invraisemblable, semblerait devoir donner naissance à de terribles drames moraux. S'ils sont rares, c'est que nulle part comme ici on ne pratique l'intelligente et humaine maxime de « vivre et laisser vivre... » Toutefois cette extrême liberté n'évite les froissements que par la suppression des rapprochements, et, conséquence très importante pour la jeune fille, plus importante pour la jeune femme, il en résulte que la vie du *home* existe aux Etats-Unis beaucoup moins qu'ailleurs, du moins dans la classe aisée. Mille signes manifestent cette sorte d'éparpillement du

foyer Américain : la singulière facilité de voyager d'abord, et surtout la quantité de gens riches qui mènent cette existence d'hôtel, presque inintelligible pour des Européens et en particulier pour des Français. « Voilà dix ans que nous passons l'hiver ici, mais nous prétendons habiter Rochester... » me disait avec esprit une jeune femme très à la mode. Comme à ces dix hivers passés à New-York correspondent dix été passés à Newport, autant d'automnes passés à Lennox et probablement plusieurs printemps passés à Paris, on voit la place laissée à la vraie maison dans un pareil ménage. Cette singulière et mobile façon de vivre s'exagère à mesure que l'on se rapproche de l'Ouest. Les voyageurs prétendent que, là-bas, certaines villes sont uniquement composées de maisons en bois disséminées autour de quelque immense hôtel. C'est là, dans ce caravansérail monté avec le luxe violent dont les nouveaux riches raffolent, que s'ébauchent les commencements de cette existence sociale, épanouie plus tard dans les grands centres du bord de l'Atlantique. La famille, installée à l'hôtel, a un salon où elle reçoit, qu'elle orne de gravures, d'étoffes, qu'elle meuble souvent de meubles privés. Pour se rendre compte du degré où ces gens vivent à côté les uns des autres, bien plus que les uns avec les autres, il faut avoir soi-même habité un de ces hôtels et assisté à quelques-uns de leurs repas. Ils mangent bien à la même table, mais sans que personne attende personne. La fille se lève ou la femme quand le père

ou le mari vient s'asseoir pour son déjeuner, son lunch ou son dîner. C'est la tout humble mais expressive évidence de ce qui fait le fond de la famille Américaine : chacun pour soi, et chacun par soi. Cette vérité, la jeune fille la porte écrite dans le plus intime de son être. Tout la lui révèle et elle-même en est trop persuadée pour ne pas savoir, au moment de se marier, que cette règle dominera la maison conjugale comme elle a dominé la maison paternelle. Aussi ne s'attend-elle guère à trouver dans celui qu'elle épouse, comme un enfant de chez nous, un confident absolu de ses pensées, un ami qui fera l'éducation de son esprit, de son cœur, de tout son être. D'ailleurs on ne peut même pas dire d'elle ce que l'on dit d'une Française, qu'elle est devenue femme. Elle l'était avant de se marier, par ses idées, par son caractère, par sa liberté, par ses habitudes. La différence est que d'une part les possibilités d'avenir vont diminuer pour elle, et de l'autre qu'elle va être moins entourée. Chez nous, le passage de l'état de jeune fille à l'état de jeune femme est un avènement. Il est ici tout le contraire. C'est une démission.

Pourquoi la femme mariée est-elle moins courtisée aux Etats-Unis que la jeune fille? C'est la première question que se pose l'étranger après quelques semaines de séjour. Serait-ce que les Américains respectent le mariage plus que nous ne faisons? Serait-ce que, les mœurs y étant plus simples et plus pures, le cœur du jeune homme ré-

pugne à l'adultère qui représente trop d'âcres émotions, trop de tristesse ulcérée, même dans le bonheur? Le temps manque-t-il pour des séductions poussées profondément et lentement? Serait-ce le dégoût du mensonge, ce trait si remarquable de l'âme Anglo-Saxonne? Serait-ce au contraire un comble d'hypocrisie? — Il est certain que dans la société vous n'entendez pour ainsi dire jamais faire allusion à quelqu'une de ces liaisons comme il en abonde à Paris et même à Londres. Cette ligne de démarcation entre la coquetterie et l'intimité, entre les alentours de la faute et la faute elle-même, la causerie Américaine l'évite toujours. « Ces choses-là n'existent pas aux Etats-Unis... » C'est la phrase que j'ai souvent entendu dire à plusieurs de mes amies d'ici, et comme j'objectais à une d'elles l'attitude de telles ou telles femmes avec tels ou tels hommes, qui me paraissait comporter une évidence indiscutable : « Ces femmes-là se croient obligées d'avoir des histoires, » me répondit-elle, « parce qu'on en a en Europe... Seulement au lieu de se cacher, elles s'affichent le plus qu'elles peuvent, précisément parce qu'il n'y a rien de sérieux... » L'étranger ne peut répliquer que par le grand mot de doute du plus sceptique des peuples et du moins Américain : « Sarà... » Deux raisons d'un ordre très différent expliquent pourtant, *a priori*, si l'on peut dire, que la femme mariée doive être plus préservée ici que dans le vieux monde. La première, qu'il ne faut ni exagérer ni diminuer, c'est cet arrière-fonds de puritanisme,

qui a baissé depuis cinquante ans d'année en année, presque de mois en mois. Il n'a pas disparu tout entier. Un des plus éloquents d'entre les magistrats du Massachusetts, le juge Oliver Wendell Holmes, a dit dans un de ces discours, brefs et chargés d'âme, où il excelle : « Même si notre façon a changé d'exprimer notre étonnement, notre frissonnante crainte, notre persistante confiance en face de la vie, de la mort et de l'insondable monde, encore aujourd'hui, même maintenant, nous autres, les Nouveaux-Anglais, nous sommes soulevés par le ferment Puritain... — *Even if our mode of expressing our wonder, our awful fear, our abiding trust in face of life and death and unfathomable world has changed, yet at this day, even now, we New-Englanders are still leavened with the Puritan ferment...* » Cela est vrai dans la Nouvelle-Angleterre, qui continue elle-même d'être le ferment moral de l'Amérique. Or, il faut se souvenir que voici deux cents ans la loi Mosaïque, qui punit de mort l'adultère, était écrite dans le code du Massachusetts. Le premier adoucissement apporté à cette rigueur fut de marquer seulement de la lettre A, au fer rouge, les personnes convaincues de ce crime. Ces férocités de législation ont beau disparaître, elles laissent après elles, dans l'opinion, des traces qui ne s'effacent pas si vite. La campagne du docteur Parkhurst l'hiver dernier contre les filles de New-York et la rafle exécutée par ses soins, en pleine nuit de décembre, sur ces habitantes du *Tenderloin*, — le *filet*, c'est le nom

du coin galant de Broadway, — atteste que l'antique âpreté réformatrice n'est pas morte. C'en est assez pour faire comprendre que la légère façon Parisienne d'accepter, en le raillant, le ménage à trois, n'est pas encore celle des Etats-Unis. La seconde raison est moins historique et moins idéale. Elle réside dans cette extraordinaire facilité du divorce dont gémissent les moralistes sévères. S'ils sont dans le vrai, au point de vue du plus grand bien, ils sont assurément dans le tort au point de vue du moindre mal. Ici encore les Américains ont obéi à leur instinct de voir les choses comme elles sont, et de se laisser conduire par les faits, en les admettant sans les discuter. Ils sont partis de cette idée bien simple — mais nos esprits Latins ne l'ont pas encore admise — que le divorce n'est jamais un danger pour les bons ménages, et qu'il y a un grand intérêt public et privé à ce que les mauvais soient brisés le plus vite et le plus aisément possible. Ça été dès lors une concurrence entre les Etats pour augmenter cette facilité. On a fait souvent la plaisanterie de dire que les serre-freins criaient dans les gares de Chicago : « Vingt minutes d'arrêt pour divorcer... » C'est la charge d'une vérité, à savoir que dans certains codes de l'Ouest la rupture du lien conjugal n'est pas beaucoup plus compliquée que la vente d'un terrain. Dans la plupart, six mois de résidence suffisent pour que vous puissiez bénéficier de leur loi du divorce; dans quelques-uns, le Nord-Dakota par exemple, quatre-vingt-dix jours. L'ivrognerie at-

testée, la condamnation d'un des époux à deux ans de prison, son absence volontaire pour une année, son affiliation à une secte religieuse contraire au mariage, — voilà, au hasard, quelques-uns des motifs que je relève en parcourant les divers articles de ces codes. Aussi n'y a-t-il pas de semaine où vous ne lisiez dans les journaux que M. X*** ou Mme Z*** partent pour tel ou tel Etat afin d'y passer une saison, le temps de remplir les conditions de la résidence. Après quoi ils seront libres de reprendre leur vie d'autrefois et de nouer de nouveaux liens. Ces villégiatures à base de divorce sont une des gaietés de ce monde hardi : « Je connais beaucoup Mme V***, » me disait une jeune fille de Washington; « quand nous avions notre loge à l'Opéra de New-York, nous nous rencontrions toujours dans le train. C'était justement les jours où elle allait chaque semaine aussi faire acte de présence dans la maison qu'elle avait louée en Delaware pour son divorce... » Cette aisance dans l'affranchissement des conjoints malheureux a pour résultat de donner aux ménages qui durent une grande apparence d'irréprochabilité, ainsi qu'aux nouveaux ménages qui se forment après la rupture des premiers. Les unions mal assorties n'ont vraiment aucun motif de se prolonger. Ce n'est certes pas l'idéal, mais on finit, en y regardant de près, par constater que cette souplesse de la législation ne crée pas une société trop malsaine. Hommes et femmes s'y habituent à refaire leur existence, quand ils l'ont manquée,

ouvertement, franchement, ce qui vaudra toujours mieux que l'organisation du mensonge, si habituelle chez nous et qui dégrade à la fois le mari, la femme et l'amant. Mais peut-être les uns et les autres trouveraient-ils la solution des Etats-Unis cruellement incommode dans sa soi-disant commodité.

Avec cette porte sur la liberté, — porte demi-ouverte, et qu'elle n'a qu'à pousser d'un geste, — comment la jeune femme, déjà si faite, si complète, si énergiquement dressée à vouloir et à agir, oui, comment s'assouplirait-elle à la discipline du compagnon que le mariage lui a donné ? Indépendante elle était avant. Indépendante elle reste après. Je veux dire pensant par elle-même, dirigeant sa vie d'après ses idées et continuant à développer sa personne avec ce même parti pris qui était déjà le sien, sans se modeler sous l'empreinte et d'après les idées de son associé. Voilà le vrai mot de ce mariage, — non pas toujours, mais bien souvent, — c'est une association mondaine où l'homme apporte pour capital son travail et son argent, la femme sa beauté, son art de s'habiller et son talent de recevoir. Les enfants arrivent, qui, chez nous, sont la question vitale d'un ménage, sa ruine définitive ou son salut. Il n'en va pas ainsi en terre Anglo-Saxonne. L'idolâtrie du père et de la mère, qui explique la famille Française, ses mollesses, la division égale des héritages, sa chaleur aussi et sa solidarité, — cette idolâtrie, un peu morbide mais si tendre, est remplacée en pays

Anglais ou Américain par une vigilance plus mâle et plus froide, qui ne remue pas les fibres profondes du cœur ou du moins qui les remue d'une autre vibration. Mes amis Français d'ici sont très sévères sur ce point. Ils prétendent que la grossesse est tout d'abord dissimulée avec soin par la jeune femme qui en rougit comme d'une fonction bestiale, presque humiliante et qu'il faut cacher. Ils me citent, comme très caractéristique, ce mot d'une vieille dame qui se serait écriée, en apprenant qu'une de ses jeunes amies venait d'accoucher de deux jumeaux : « Que c'est vulgaire!... *How vulgar!*... » Ils me nomment telle ou telle personne de la société qui a passé des six mois d'affilée en Europe sans s'inquiéter de ses enfants, laissés aux soins de parents ou d'amis. J'ignore si des abandons pareils sont l'exception ou s'ils sont la règle, et surtout je ne crois pas beaucoup aux anecdotes. En histoire elles sont toutes fausses, en littérature toutes calomnieuses, et, quand il s'agit de la vie sociale, presque toutes chargées, sans la nuance individuelle qui explique l'anomalie et sans les circonstances qui la justifient. Je crois davantage aux statistiques, et celle des divorces me paraît plus concluante. Des pères et des mères que leurs enfants ne rapprochent pas ne les aiment guère, et d'autre part, si l'éducation directe de l'enfant par ce père et par cette mère était très fréquente, l'initiative individuelle du jeune homme et de la jeune fille ne serait pas ce qu'elle est. Si le mariage Américain est surtout une association,